

portait, ressemblait bien plutôt à un raïtre qu'à un domestique, grâce à une énorme balafre qui lui partageait le visage en deux parties, à sa moustache grisonnante coquettement relevée en croc, et à son regard narquois et blasé.

En apercevant M. de Lectoures, ce domestique d'apparence si suspecte se hâta d'accourir au-devant de lui afin de lui tenir la bride.

— C'est toi, La Prairie, dit en riant M. de Lectoures tout en mettant pied à terre. Quo diable fais-tu sous ce costume, mon vieux camarade ?

— Monsieur le baron, répondit La Prairie en faisant le salut militaire, j'exécute les ordres qui m'ont été donnés par mon chef.

— Bon, bon ! il y a donc du nouveau ?

— Je l'ignore avec la plus grande franchise, monsieur le baron ; mais il est probable qu'il peut y en avoir malgré cela, puisque, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le « préconiser » il n'y a qu'un instant, je suis ici pour obéir à une consigne donnée par mes chefs ; d'autant plus, vous le savez, monsieur le baron ; qu'un jour ne ressemble jamais à un autre.

— Il n'y a que toi, La Prairie, mon ami, pour dire les choses comme il faut. Tu t'expliques toujours avec la même facilité et surtout la même logique.

— Monsieur le baron me flatte, mais il daignera se souvenir qu'avant d'être sergent aux pistoliers de Rohan, honneur dont je crois être digne, j'ai servi jusqu'à l'âge de seize ans un respectable ministre de la Rochelle, et que par conséquent l'effet doit être péremptoire.

— Allons, allons, La Prairie, tu vas un instant me raconter ta mission puisque tu en as une. Froideveau, mon valet, est-il là ?

— Il est arrivé il y a une heure, monsieur le baron, monté sur son courtaud Fleur-de-Pêcher, et conduisant en bride votre genêt d'Espagne que vous voyez là, du reste. C'est un bel animal, n'importe ce qu'il serait d'autre part.

M. de Lectoures s'approcha alors des deux vauriens restés en selle et qui se tenaient droits et fermes comme des piquets au milieu de la route ; il remit à l'un d'eux la bride du cheval sur lequel il était venu jusque-là, et après leur avoir donné quelques louis :

— Messieurs, leur dit-il, je vous remercie de la bonne compagnie que vous m'avez faite. Je n'ai plus besoin maintenant de vos services ; vous pourrez, lorsqu'il vous plaira, retourner à Paris.

Les deux hommes saluèrent poliment, tournèrent bride et s'éloignèrent au grand trot en emmenant avec eux le cheval de Clair-de-Lune.

M. de Lectoures entra alors dans la salle de l'hôtellerie de la « Gerbe-d'Or. »

À part l'hôte qui sommeillait, assis derrière son comptoir, il ne se trouvait dans cette salle que le valet auquel nous avons vu M. de Lectoures donner précédemment le nom harmonieux de Froideveau.

Ce valet qui sans doute connaissait de longue date les goûts de son maître, lui avait fait préparer une mesure d'ypocras, de sorte que celui-ci, en s'asseyant, trouva son verre plein devant lui et n'eut plus qu'à le porter à ses lèvres, ce qu'il fit, non pas toutefois sans remercier son serviteur de sa délicate attention.

— Allez surveiller les chevaux, monsieur Froideveau, dit M. de Lectoures à son valet, et envoyez-moi le sergent La Prairie

avec lequel j'ai à causer ; mais auparavant faites apporter une double mesure d'eau-de-vie et un gobelet.

Le valet obéit et sortit.

Un instant après, le sergent La Prairie parut, calme et raide de comme à la parade.

— A nous deux ! sergent, dit M. de Lectoures, et d'abord, buvez un coup d'eau-de-vie.

— Pour vous obéir, monsieur le baron, répondit-il en se frisant la moustache. L'eau-de-vie est le lait des soldats, à preuve qu'elle a été inventée comme remède pour les chevaux, et que l'ami du soldat, c'est son cheval.

Sur ce, le digne sergent se versa une énorme rasade, qu'il avala d'un trait sans sououiller.

— Hum ! hum ! fit-il en suçant sa moustache d'un air de satisfaction. Voilà qui est fait. Ça remet un homme.

— Eh, eh ! cela a l'air de te faire plaisir, mon brave ? Du reste, je sais depuis longtemps que tu aimes assez à t'humecter la gargamelle.

— C'est le métier qui veut ça, monsieur le baron. Le soldat et le requiqui, ça ne va pas l'un sans l'autre que, sans comparaison, le soldat est comme une éponge, que tant plus il s'humecte, que tant plus il prend du corps.

— Puissamment raisonné, mon brave. Et maintenant, dis-moi, qui t'envoie ?

— Monsieur le duc.

— Il t'a dit ?

— Rien, mais il m'a remis une lettre.

— Où est-elle ?

— La voici ! dit le sergent en retirant un pli assez volumineux de son pourpoint et le présentant à M. de Lectoures.

— Très-bien ! fit celui-ci en prenant le paquet et le conservant dans la main. Mais comment se fait-il que tu sois ici ?

— Je me rendais à Paris ainsi que j'en avais reçu l'ordre de monsieur le duc et j'avais déjà dépassé ce hameau, lorsque j'ai rencontré le valet de monsieur le baron.

— Très-bien, je comprends alors ; vous êtes revenus ensemble ?

— Voilà, avec votre permission, monsieur le baron, fit-il.

Et il se versa une seconde rasade, qu'il but ou plutôt qu'il laissa tomber dans son estomac comme s'il l'eût jetée dans un entonnoir.

Pendant que le brave sergent se livrait à cette opération qui semblait pour lui remplie de charme, M. de Lectoures avait ouvert le pli et l'avait parcouru des yeux.

Le sergent La Prairie était un vieux raïtre, depuis vingt ans au service de M. le duc de Rohan. Il lui était très-dévoué et lui servait pour ainsi dire de garde-du-corps.

M. de Lectoures connaissait l'homme. Il savait que le duc, en aucun cas, ne l'aurait éloigné de sa personne, à moins de circonstances excessivement graves.

La venue de La Prairie devait avoir un autre but que celui de remettre des dépêches à M. de Lectoures.

Pour faire ce métier d'estaffette, n'importe lequel des serviteurs de M. de Rohan eût convenu.

M. de Lectoures le savait. Quelques passages de la lettre qu'il venait de recevoir lui laissaient clairement entendre que La Prairie était surtout chargé d'une mission secrète.

Maintenant quelle était cette mission ?

Le duc avait-il ordonné à La Prairie de s'entendre avec M. de Lectoures, ou bien d'agir isolément ?